

Cela nous amusait bien de pivoter ainsi sur place
 car, en toute autre circonstance
 on ne nous permettrait jamais de nous retourner à l'église
 pour reconnaître les fidèles placés dans les bancs arrières.

Comme je suis reconnaissant maintenant
 d'avoir vécu, bon gré mal gré,
 ces grands mystères chrétiens dans toute leur splendeur:
 le mystère de Dieu, enfant parmi nous à Noël;
 le mystère du mal et du péché
 pendant la saison du Carême;
 le mystère de la souffrance et de la mort
 des Jours saints;
 le mystère de la joie et de la vie
 du jour de Pâques;
 le mystère de l'Esprit sanctificateur
 du jour de la Pentecôte.

C'était une expérience
 poétique et spirituelle à la fois,
 un creuset vivant de l'universel pèlerinage humain;
 un rituel commémoratif
 qui nous faisait revivre
 les millénaires obscurs d'une humanité ancestrale.
 C'était une célébration cyclique
 semblable à celle des quatre saisons
 que nous trouvions tout à fait normale
 puisque l'existential de nos vies
 se reflétait dans la sainte liturgie de l'église:
 la naissance et la mort,
 le chagrin et la joie,
 la danse et les chants funèbres,
 le rassasiement et la faim,
 les jours heureux et ceux porteurs,
 d'humiliation et d'angoisse....
 Toute cette réalité charnelle que notre religion venait embrasser
 et marquer de son sceau d'universalisme transcendantal,
 tout cela me prouvait bien que ma famille
 formait un petit cosmos bien distinct
 mais tout à la fois rattaché au grand univers orée.
 Donc, elle se réjouissait, priait et souffrait avec le Christ
 comme si elle eut été toute son église.

Ma très chère famille, ah bien oui!
 Ma mère, aussi ratiguée qu'elle pouvait l'être
 qui n'oubliait jamais un seul "Je vous salue, Marie!"
 Mon père, plus patient qu'un de ces chênes sans âge
 et d'une sensibilité telle qu'il lui était impossible
 de tuer un veau, ou même un porc.
 (Il engageait toujours un voisin pour cette tâche.
 Aussi ce voisin, pour moi, n'était-il jamais tout à fait humain.